

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 11. — Combat de Badajoz (Espagne), par le général Girard (1811).

FRANCE.

TABLEAU GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LA FRANCE EN 1841.

Navigation de concurrence et réservée.

Nous avons vu comment le tonnage général, pris dans son ensemble, se partageait entre le pavillon national et les pavillons étrangers; nous allons, maintenant, le décomposer selon les diverses espèces de navigation.

La différence des régimes indique nettement une première grande division entre la navigation de concurrence, qui s'exerce en commun par tous les pavillons, sous l'empire des relations et de traités de commerce qui lient la France aux autres peuples, et la navigation réservée, exclusivement exploitée par le pavillon national.

En 1841, le tonnage de la première s'est élevé à 2758 mille tonneaux, et celui qui la seconde à 334 mille tonneaux, soit le rapport de 80 à 11—100.

En 1840, ce même rapport était de 89 5 : 10 5; il donne 88,6 à 11,4 pour 1839, et enfin 88 : 12 pour la moyenne quinquennale.

On peut conclure de ces chiffres que, l'importance des relations avec les colonies restant la même, l'accroissement qui se manifeste tous les ans dans le mouvement général du tonnage porte presque entièrement sur la navigation de concurrence. Tout-fois, il faut remarquer que les rapports des années 1840 et 1841 étant égaux, il en résulte qu'en 1841 seu-

lement, la navigation réservée a pris dans cet accroissement une part qui, pour être moins forte que celle des années antérieures, constate cependant une légère amélioration.

Nous en tirerons encore cette conséquence, que si la navigation réservée est une ressource précieuse qu'il faut bien se garder de compromettre, et qu'au contraire on doit tendre à augmenter, cependant l'énorme disproportion de son tonnage démontre que c'est la navigation de concurrence qui compose le fonds principal de nos transports, et que c'est de ce côté surtout que s'ouvrent les chances immédiates d'augmenter la part du pavillon national. L'examen auquel nous allons soumettre ses subdivisions fournira à cet égard quelques renseignements.

En 1841, sur le chiffre de 1,758 tonneaux qu'elle emploie, le pavillon français en emporte 371 mille et les pavillons étrangers 1,387 mille : proportion, 31,5 : 68,5.

Voilà à quelle infériorité se réduit la part qu'obtiennent les navires français dans l'exploitation des transports auxquels donne lieu le commerce avec les pays étrangers. Or il importe de remarquer que le pavillon national est placé pour cette exploitation dans les circonstances les plus favorables : que s'il lutte avec certains pays sur le pied de la réciprocité, il n'en est pas de même avec tous, et, dans bien des cas, se trouve avantaagé par les droits différentiels et par des surtaxes de diverses espèces. Dès lors on reconnaîtra combien est affligant ce rapport de 31,5 à 68,5.

Malheureusement sa déplorable signification ne s'arrête pas à ce résultat absolu. Sa comparaison avec ceux des années précédentes montre plus clairement que partout ailleurs, que, loin de se maintenir intégralement dans sa

position relative, la France voit tous les ans sa part diminuer, et les étrangers s'emparer des alimens qu'elle perd.

La moyenne des cinq dernières années, que les fâcheux résultats de 1840 ont nettement affaiblie, donne pour la part du pavillon français, dans la navigation de concurrence, le rapport de 35 : 65. En 1839 il était de 39 : 61. Enfin en 1840 il s'établissait encore ainsi 36 5 : 64 5.

Ainsi, dans la navigation de concurrence, le pavillon français, en 1841, a perdu 11 0/0 de la part qu'il obtenait en 1840, et 19 0/0 de celle qui lui était échue en 1789.—Quelle triste décadence!

Envisagée sous le rapport des lieux de destination, la navigation de concurrence se divise ainsi :

Les pays d'Europe occupent 7,795 navires français, jaugeant 583 mille tonneaux, et 14,448 bâtimens étrangers, jaugeant 1,512 mille tonneaux.

Les pays hors d'Europe entretiennent 1,922 bâtimens français, jaugeant 288 mille tonneaux, et 1,224 navires étrangers, jaugeant 375 mille tonneaux.

De ces deux destinations, la seconde est, sans contredit, plus favorable que l'autre au développement et à l'entretien du personnel maritime l'objet final de sa navigation au point de vue de l'intérêt national. Le commerce des pays d'Europe ne donne lieu, à proprement parler, qu'à un cabotage dont l'importance, considérable sur les tableaux, se réduit beaucoup, si l'on songe que la brièveté des voyages multiplie les entrées et les sorties des mêmes navires. C'est ce dont il est facile de se convaincre en jetant les yeux sur les chiffres qui précèdent, et c'est à cet effet que nous avons

FEUILLETON.

EXTRAIT DES CAMPAGNES DE Mlle THERESE FIGUER.

Dile Sans-Gêne.

Ex-dragon aux 15^e et 9^e régimens, écrites sous sa dictée.

PAR SAINT-GERMAIN-LEDUC.

(Suite.)

A la fin d'une chaude journée de juillet 1812, je me promenaïs de la sorte sans autre compagnie que celle de mes trois fidèles. J'avais par malheur, comme à mon ordinaire, quitté l'étrier au sortir de la ville pour mieux jouir du plaisir de rêver, en foulant du pied le gazon sous un frais ombrage. La levrette, après un excellent bain, courait ça et là comme une folle; le galicien venait derrière moi en ruminant côte à côte de Robin; je ne ressemblais pas mal à une bergère de roman. Tout à coup, j'entends une voix rude qui me crie en espagnol: "Halte-là, chien de Français!" Je lève la tête, je porte la main à mon sabre, une vingtaine de fusils ou espingoles de tout calibre me tiennent en joue. Pas de salut, pas de défense possible, je suis tombée entre les mains de la guérilla du féroce Merino.

Au moment où ces bandits m'entraînaient et me forcèrent à gravir le petit coteau boisé d'où ils étaient

brusquement descendus, j'eus la douleur d'entendre dans le lointain la musique d'un régiment français qui entrait à Burgos. Le soleil se couchait dans un beau ciel tout en feu, la musique jouait une brillante fanfare, tandis que moi, entourée de visages sinistres, accablée d'injures et de coups, chaque pas que je faisais à travers des broussailles qui me mataient en sang, m'éloignait de mes compatriotes, de mes amis, et pour jamais, peut-être! Je répétais avec désespoir: "Adieu les Français! adieu les Français!" J'étais tentée de me briser la tête contre chaque arbre que nous rencontrions.

Le curé Merino était d'une taille au-dessous de la moyenne, trapu, aux épaules carrées, noir comme une taupe, avec un visage et des mains velus comme ceux d'un habitant d'une ménagerie; il avait du poil qui dépassait ses ongles. Il était accoutré comme nos brigands de l'ancien mélodrame, et coiffé fièrement d'un shako pris à l'un de nos hussards. Je ne dirai pas qu'il fût beau ni bon. Je dirai simplement, et sans prétendre nuire à la réputation de froide cruauté qu'il s'était si justement acquise et dont il se montrait fort jaloux, qu'il daigna en ma faveur, déroger à ses habitudes. Il me témoigna presque de la bienveillance. Autant qu'il m'en souvient le village où eut lieu ma présentation à ce personnage si redoutable, se nommait Barbadilla.

Je dus ensuite être conduite auprès de la junte. De quelle junte s'agissait-il? Je ne saurais vous le dire.

Chaque royaume des Espagnes, chaque province, chaque villé et peut-être chaque village s'était donné sa junte. Ce que je sais, c'est que celle-ci avait choisi un singulier local pour tenir ses séances. Du village, il nous fallut marcher trois grandes heures, à travers des rochers pointus qui achevèrent la ruine de mes bottes, toujours en descendant et en tournant, jusqu'au fond d'un précipice en entonnoir. Un curieux qui aurait l'idée de descendre de son vivant en enfer, prendrait de confiance un pareil chemin. J'ai souvent fait à Mérida l'honneur de supposer qu'en m'amenant avec lui près de la junte, il avait obéi à une bonne pensée, qu'il avait eu l'intention de demander l'autorisation de me renvoyer libre, et qu'ayant trouvé des opposans, il n'aurait pas voulu augmenter mon chagrin en racontant une tentative manquée. Autrement, je ne devine pas trop à quoi bon m'avoir imposé cette promenade peu récréative. Quant à la junte elle-même, elle ne m'admit point aux honneurs de la séance.

De retour au village, on me logea chez la femme d'un pharmacien, qui avait quitté le pilon pour le fusil. Les habitans se montrèrent pleins d'humanité. Ce fut à qui me nourrirait et me nourrirait bien. L'un m'apportait une truite, celui-ci des œufs, cet autre du vin et des fruits secs. Il ne s'écoulait pas un jour que je ne regusse, en denrées, de quoi approvisionner mon buffet pour plus d'un semaine. J'aurais mieux aimé recevoir ma liberté; mais là-dessus on n'entendait pas raison. En attendant, j'avais séduit un pauvre

rapproche le nombre des bâtimens de la quantité du tonnage.

C'est donc la navigation avec les pays hors d'Europe, embrassant les plus longs voyages, qui mérite particulièrement l'attention, et il y aura lieu de se féliciter peut-être (à l'inspection des chiffres) de la part qui prend le pavillon national. Mais ici encore l'apparence est trompeuse et l'on s'en assure en comparant le nombre de bâtimens et leur tonnage. Tandis qu'avec 1922 navires, nous ne réunissons que 288 mille tonneaux, les étrangers, avec une quantité moindre de bâtimens, 1,224, emploient 375 mille tonneaux. Ceci indique que les transports du pavillon national s'effectuent par de petits navires, et conséquemment se répètent plusieurs fois dans l'année à l'entrée et à la sortie, et en effet, nous reconnaissons qu'une grande partie de ces transports a pour but notre colonie d'Afrique.

Si, en effet, on se bornait à prendre les chiffres que donnent les tableaux, et à les comparer entre eux, on n'aurait qu'une idée fort imparfaite de leur valeur et des résultats qu'ils constatent. Telle quantité de navires et de tonnage, égale à un autre, peut en différer essentiellement, sous le rapport de l'avantage qu'en a tiré le pays, et pour apprécier celui-ci, il faut se rendre compte de la méthode suivie pour la composition des tableaux. Chaque entrée ou sortie opérée dans le cours de l'année y figure au même titre, d'où il suit que selon la durée des voyages, le même navire peut y être porté une, deux ou plusieurs fois. Mais si cette expédition du même navire sur les tableaux, ne change rien à la somme du tonnage transporté, ni au nombre des voyages qu'il a fallu faire pour opérer son transport il s'en suit bien qu'elle procure au pays le même bénéfice, et au travail national le même aliment.

Citons pour exemple les diverses manières dont se peut composer, dans les tableaux, la somme de 600 tonneaux de fret.

Elle peut d'abord être fournie par un bâtiment de 100 tonneaux, faisant les voyages d'Alger et accomplissant six opérations par an. Dans le premier cas, elle aura employé huit matelots et un capital d'environ 30,000 fr.

vieux qui m'était dévoué. Il allait visiter de ma part, à quelque distance de là, des prisonniers français que leurs gardiens traitaient moins généreusement que moi. Grâce à lui, ma bonne abbaine put profiter aussi à mes compatriotes. Le curé de Burgos, qui avait appris mon aventure, vint me voir. Il m'apporta un petit panier bien garni, et en différentes monnaies, espagnoles la valeur de quatre napoléons. Je n'ai jamais compris comment, sa sœur et lui, étaient parvenus à réunir une telle somme; mais la charité est si ingénieuse. Je commençai à croire que la maxime: Un bienfait n'est jamais perdu pourrait bien n'être pas aussi fausse qu'on s'accorde généralement à la prétendre.

Mérimo et les hommes de sa bande ne faisaient au village que des apparitions. Ils employaient leur temps à battre la campagne, rôder autour des villes occupées par les Français, épier les traîtres et les promeneurs isolés, et puis, de temps à autre, descendre délibérément au fond de l'entonnoir. Quand les prisonniers enlevés par la guérilla se trouvaient en certain nombre, on en formait un convoi que l'on remettait à l'armée de Wellington. Les Anglais se chargeaient de faire passer ces prisonniers en Angleterre. Je demandai un jour à Mérimo si mon tour viendrait bientôt de partir. Il me répondit "qu'il tenait à me garder, qu'il se proposait de me reconduire lui-même en France, ce qui ne tarderait pas au train dont marchaient les choses." Wellington, en effet, avait passé le Douro, refoulé les Français hors de Valladolid et autres villes, et investissait Burgos. Je ripostai "qu'à ce compte, bien que j'aimasse mon pays, je ferais des vœux sincères pour ne jamais y entrer." Mais ma passion pour les voyages s'était éveillée trop vivement. J'entendais beaucoup parler de l'Angleterre.

Sans m'arrêter à ce qu'on racontait des mauvais traitemens dont les Anglais accablaient les prisonniers français, et de la vie horrible à laquelle on était con-

On par un navire de 300 tonneaux opérant avec les Antilles et pouvant facilement effectuer deux voyages. Ici, le nombre des marins employé pendant une année sera de quatorze et le capital d'environ 100,000 fr.

Enfin, s'il s'agit de la navigation de l'Inde ou de Bourbon, qui demande un an de voyage et un équipage plus fort, il y aura d'employés, dans le même espace de temps, deux navires de 300 tonneaux, soient trente marins et un capital de 200,000 fr.

En comparant ces résultats, on comprendra aisément la distinction essentielle qui faut appliquer aux chiffres donnés par les tableaux et l'importance toute secondaire que nous attachons à des valeurs, en apparence de même nature et égales entr'elles.

Ainsi, nous le répétons, ce sont surtout les longs voyages qu'il faut encourager. Non, sans doute, qu'on doive dédaigner le cabotage et le mouvement important auquel il donne lieu; mais il nous appartient à trop de titres pour nous échapper, tandis que notre navigation au long-cours exposée à tous les efforts de la concurrence, se restreint tous les jours. On voit quelle faible part elle obtient en définitive dans la navigation de concurrence, puisque, si des 1,922 bâtimens jaugeant 288 mille tonneaux qu'elle occupe hors l'Europe, on retranchait ce qu'emploie le cabotage d'Afrique, il ne resterait plus que 946 navires et 201 mille tonneaux.

On peut prendre ces derniers chiffres comme exprimant réellement la part de notre navigation au long-cours dans celle de concurrence, et c'est ici que ressort plainement l'importance de la navigation réservée, qui pour la même destination, occupe 1,859 navires et 331 mille tonneaux.

Il nous reste à jeter un regard rapide sur ses mouvemens. En 1841, l'en-semble de son tonnage constate un léger accroissement sur les deux années précédentes, et qui porte entièrement sur le commerce avec les colonies françaises.

La part de celui-ci se monte, en 1841, à 210 mille tonneaux, divisés entre 911 navires; il

damné sur les pontons, je déclarai que je voulais absolument voir du pays, que, puisque aucun espoir ne me restait de recouvrer ma liberté, je voulais tirer un meilleur parti de mon malheureux sort. Je me consolerais tant soit peu si j'avais du moins le plaisir de changer de place, de voyager. Mérimo céda à mes instances. Il ordonna à ses gens de me conduire à un poste de l'armée anglaise. A mon départ, il me donna pour la route un muet chargé de provisions.

On me remit à l'état-major d'un régiment écossais. Je fus enfermé dans une grange avec sept autres prisonniers de ma nation (je revis enfin des Français!) parmi lesquels un médecin et deux employés aux vivres. Ces Ecossais assiégeaient un fort qui couvrait Burgos. Notre grange était assez rapprochée du fort pour que nous pussions suivre de l'oeil les moindres détails de l'attaque: cela se passait dans la dernière quinzaine du mois d'août 1812. Je souffrais horriblement de ce cruel spectacle, et pourtant un instinct plus fort que moi ne me permettait pas d'en détacher mes yeux. J'y gagnai la fièvre, j'en serais mort; heureusement l'ordre vint pour nous de partir. Je devrais dire malheureusement, car si l'on nous eût laissés là jusqu'au 20 septembre, nous aurions savouré la joie de voir l'orgueilleux Wellington contraint à lever le siège.

On nous adjoignit à une colonne de prisonniers qui se composa d'environ deux cents personnes. Un détachement d'Ecossais nous accompagna pendant les deux premières étapes. C'étaient de braves soldats que ces Ecossais, humains et même polis beaucoup plus qu'on n'attendrait d'eux, à juger d'après le reste de sauvagerie qu'ils ont conservé dans leur costume très-primitif et dans leur aigre musique de cornemuses. Arrivés dans un bois où nous devions bivouaquer la nuit, ils nous remirent à des Portugais. Pour ceux-là, nous n'eûmes pas à nous en louer. Ils nous traitaient comme des chiens, nous piquaient de leurs baïonnettes

n'aurait été que de 173 mille en 1840, et de 193 mille en 1839.

Les grandes pêches donnent lieu à un mouvement de 124 mille tonneaux représenté par 948 navires. Cette branche de la navigation a fléchi en 1841 de 5 0/0. Elle employait, en 1840, 996 navires et 130 mille tonneaux, et la moyenne quinquennale donne, 1,049 bâtimens et 14 mille tonneaux. Les opérations illicites pratiquées à Terre-Neuve, et l'inefficacité de la loi sur la pêche du cachalot, ne sont pas étrangères à cette diminution. V. B.

(Journal du Havre)

MONTEVIDEO.

RESUME DU BULLETIN DE CE JOUR.

Après une revue générale des forces constitutionnelles passée le 27 février à Sta.-Lucia par le général en chef D. Fructuoso Rivera, le général Aguiar et le colonel D. Fortunato Silva ont marché sur Maldonado d'où ils ont délogé l'ennemi comme aussi de Minas, San-Carlos, Rocha, etc. L'ennemi fuit précipitamment, après avoir commis dans le département les plus grands excès, mais il échappera difficilement, dit le bulletin, à un châtement exemplaire et mérité. Partout les troupes nationales ont été accueillies comme libératrices. Il est désormais impossible au chef rosiste Melgar de rallier Oribe et s'il parvient à se soustraire à une poursuite acharnée, il devra se réfugier sur le territoire brésilien; il a laissé 400 lances au pouvoir des orientaux.

Les forces nationales sont entrées à la Florida, à Mercedes et à San-José, où elles ont été reçues avec enthousiasme; sur ces divers points opèrent les colonels Lopez et Baez. L'ennemi, comme le dit le bulletin, et comme le disait avant-hier le *Patriote*, n'est maître que du point qu'il occupe, et, dans ces diverses rencontres, il a beaucoup souffert.

Dans l'escarmouche de ce matin l'ennemi perdu une trentaine d'hommes: comme tou-

par manière de passe-temps, et nous laissions des journées entières sans la plus chétive nourriture, tellement que nous fûmes souvent réduits à de mauvaises mûres et à d'autres fruits sauvages que nous attrapions quand la Providence permettait que la colonne passât par un bois. Si vous voyez que j'exagère, je vous dirai, comme preuve de ce que nous eûmes à souffrir, que de ces deux cents prisonniers partis de Burgos, soixante et un seulement atteignirent Abrantès; tout le reste succomba sur les chemins à la fatigue et à la dysenterie. Il en serait mort davantage encore sans doute, si les deux dernières étapes ne s'étaient point faites sous la conduite d'un détachement d'Ecossais appartenant à un autre régiment qui furent envoyés d'Abrantès au devant de nous. Ces vrais militaires eurent pitié de vrais militaires comme eux. Pour nous refaire, ils donnèrent la chasse à des sangliers que l'on rôtit, et que notre pauvre troupe d'amaigris dévora avec reconnaissance.

A Abrantès, on nous embarqua sur le Tage, en compagnie de galériens portugais. Ces criminels reconnus montrèrent envers leur prochain plus de charité que n'en avaient montré ceux de leurs compatriotes présumés honnêtes gens. Ils partagèrent avec nous leur pain noir et leurs oignons crus. Sans leur pitié secourable, un affreux jeune aurait fait parmi nous de nouvelles victimes. Lorsque nous débarquâmes sur le quai de Lisbonne, la populace nous jeta des pierres et nous couvrit de boue. Pour que ces gens-là se montrassent si cruels envers de pauvres prisonniers, il fallait qu'ils eussent eux-même bien souffert lors de l'invasion de Junot. J'avoue que mon goût pour les voyages avait commencé à se refroidir. J'étais désenchantée au sujet de ce midi de l'Péninsule que je m'étais représentée si belle, et où j'avais trouvé une vie d'humiliations et de misère, au lieu de la vie bonne et glorieuse que j'avais eu l'espoir de recommencer sous l'étendard du 15^e dragons. (FIN.)

jours il a eu le soin d'enlever les cadavres: leur commandant *Almiron* a été gravement blessé; le trop célèbre *Mishorquera*, *Marcos Neyra* et un capitaine ont été tués: leurs montures sont restées au pouvoir des Orientaux qui n'ont eu que onze hommes tués ou blessés.

On ne calcule pas ici la perte des Rosistes dans la direction de la *Aguada*, où ils se sont aussi présentés; deux décharges d'artillerie ordonnées par M. le colonel Dupuy, ont suffi pour l'éloigner.

L'armée nationale se trouvait le 27 à la *Calera*, sur la rivière de *Santa Lucia*, mais une assez vive canonnade, qu'on a entendue aujourd'hui au lointain, donne à croire qu'elle a marché sur la capitale; le bruit court en effet, en ce moment, que des éclaireurs du général *Rivera* ont paru à las *Piedras* (quatre lieues de la ville).

Les résidents anglais se sont réunis afin d'appeler l'attention de leur ministre, M. *Mendeville*, et du commodore sur leur position actuelle. Leur adresse, dit le *Constitutionnel*, est conçue dans les termes les plus énergiques. Nous souhaitons que nos voisins d'outre-mer soient plus heureux dans ce cas que la population française ne l'a été auprès de celui qui était appelé à la protéger et dont la conduite dans cette occasion fera époque; mais un bruit assez fâcheux et malheureusement trop accrédité se répand en ce moment: M. *Mendeville*, assure-t-on, aurait déclaré au gouvernement oriental, en retour d'un traité généreux, qu'il ne devait compter désormais sur aucune médiation; et lorsqu'on lui a objecté certaines démarches et des démarches bien connues, le ministre plénipotentiaire a répondu avec une légèreté sarcastique qui ne doit nullement étonner ceux qui le connaissent, et que nous nous permettons de juger plus tard, si toutefois ses compatriotes ne le font point avant nous.

DECRET DU GOUVERNEMENT.

Droits à payer mensuellement pour l'entretien des gardes de nuit:

	Ps.	Rs.
Maisons de consignation et d'affiliés.....	3	
Magasins en gros, étoffes, comestibles, faïence, quincaillerie, meubles, boulangerie, dépôts de cuir, de bois; bureaux de courtier et commissaires priseurs, boutiques de joaillier, ateliers de carrossiers.....	2	
Fabriques de chandelle, restaurants, cafés, pharmacies, fabriques de peignes, cirques, jeux de paume.....	1	4
Magasins de détail d'étoffes, souliers, chapeaux.....	1	
Cabarets, confiterie, auberges et fabriques de chocolat.....	6	
Orfèvreries, horlogeries, ferronneries, menuiseries, serrureries, boutiques de tailleurs, cordonniers, matelassiers, selliers, graveurs, teinturiers, tonneliers, corroyeurs, armuriers, marchands de nouveautés, passementeries, peintres, marchands de tabac, perruquiers, revendeurs, loueurs de chevaux, marchands de fruits, viande et légumes.....	3	
Les maisons avec porte de corridor à la rue.....	4	

FRANCE.

CORRESPONDANCES DU JOURNAL DU HAVRE.

Le projet d'union de la Belgique détermine, à ce qu'il semble, de tous côtés, des contre coups diploma-

tiques. L'Angleterre qui a lié le Portugal à sa fortune par le traité de Méthuen; la Prusse, qui a pu démembrer, au profit de sa grandeur commerciale, la confédération allemande, et se mettre, à l'exclusion de l'Autriche, à la tête des intérêts germaniques, l'Angleterre et la Prusse se ravissent et font tenir des notes ou l'insolence du fond prend tout au plus la peine de se déguiser sous quelques précautions de forme. La coalition de 1840 se reforme contre M. Guizot; elle intime à la France de renoncer à toute négociation commerciale avec la Belgique. Ainsi l'on n'épargne pas même notre gouvernement sur les questions devant lesquelles il recule, on ne lui fait pas grâce d'une humiliation inutile, on le frappe à terre.

Ces procédés ont quelque chose d'odieux et de révoltant: il faut que l'on soit bien sûr de la longanimité de nos hommes d'état pour se le permettre. Au lieu du régime actuel, supposez que l'Europe eut affaire à la Convention ou à l'Empire, ces communications menaçantes auraient presque la valeur d'une déclaration de guerre. Mais l'Europe mesure son audace à l'humeur de ses adversaires; elle proportionne le ton à la patience du gouvernement qui l'écoute. De sorte que, dans cette malheureuse question de l'union douanière, notre ministère aura le triste honneur de céder deux fois, une fois devant la coalition des industriels, une autre fois devant la coalition des puissances; certes, la paix est un estimable bienfait, mais il faut convenir qu'on nous la fait acheter chèrement. Au point où en sont les choses, les états européens, si alarmés en 1830, affectent, vis-à-vis de la France, ce courage que provoquent toujours des actes répétés de faiblesse. On en agit avec nous comme avec des poltrons qu'on a vu reculer souvent et à qui l'on peut mettre sans danger le marché en main. Pour peu que cette situation se prolonge, nous aurons la guerre précétement parce que nous aurons mis plus de soin à l'éviter, et une guerre difficile précisément parce que nous avons paru la craindre.

Il se dit, dans le monde diplomatique, que nous allons assister à un revirement nouveau de la politique anglaise. Autant il convenait à un cabinet, chargé de solder le compte des folies de lord Palmerston, de se montrer accommodant vis-à-vis de la France, autant il lui convient, aujourd'hui qu'il a débrouillé cet écheveau, d'apporter de la raideur et de l'exigence dans ses relations. Sir Robert Peel n'en a si promptement fini avec les difficultés lointaines que parce qu'il désirait nous créer des embarras en Europe. Les ministres anglais ont, à un degré imminent, le sentiment des intérêts de leur pays; ils savent que tout aujourd'hui, pour l'Angleterre, se résume en des questions de débouchés. D'après des lettres de Londres, provenant d'hommes bien informés, l'effort principal de la politique va se porter là-dessus, et pour créer aux manufactures anglaises une position meilleure, on ira même, s'il le faut, jusqu'à la guerre. La détresse des grands centres industriels ne permet pas de reculer devant cette dure nécessité. Ainsi, des négociations très présentes vont commencer avec l'Espagne, les petits états d'Italie, la Grèce et les Echelles du Levant. On parle en outre de propositions qui seront faites à la France et au Zollverein; on discutera théoriquement s'il n'est point de limites au droit que, jusqu'ici, s'est attribué chaque peuple, de bouleverser des industries voisines par des révolutions de tarifs; d'ouvrir et de fermer le marché national, brusquement et par un système d'intermittences. Après avoir réglé le droit international en matière politique, peut-être parviendra-t-on ainsi à créer un droit international en matière d'échanges. Peut-être l'idée n'est-elle pas mauvaise au fond; mais il faut se souvenir, de ce côté du détroit, que c'est l'Angleterre qui la soulève, et sans en repousser l'examen, y procéder avec maturité et avec défiance.

C'est, du reste, un singulier temps que celui-ci: plus un peuple devient riche, plus on semble éviter son contact. Ce n'est pas la misère que l'on fuit, c'est la richesse. Voici, par exemple, la Belgique, l'un des pays les plus industriels du globe, qui ne peut parvenir à trouver un état qui accepte avec lui quelque intimité. Les grands producteurs français l'ont repoussée à grands cris, comme si elle eût dû inonder notre marché de produits contagieux; l'association allemande prend soin de déclarer qu'elle ne veut pas non plus en entendre parler d'un lieu d'affaires; la Hollande ne semble guère s'en soucier, et l'Angleterre n'y songe pas. D'où il résulte que personne ne veut traiter avec la Belgique, parce qu'elle est trop riche, parce qu'elle produit trop.

Vous verrez qu'il faudra qu'elle devienne misérable, qu'elle s'appauvrisse systématiquement, qu'elle détruise les richesses manufacturières créées sur son sol, pour que les états voisins consentent à nouer des rapports

plus étendus avec elle. On attendra qu'elle ait fait banqueroute pour lui accorder quelque crédit. Evidemment, il y a là de sous un bouleversement de toutes les idées raisonnables. Il faut que quelqu'un se trompe en ceci, et probablement ce ne sont pas ceux qui condamnent le système artificiel dans lequel on s'embourbe de plus en plus. Le propre des erreurs, c'est d'arriver promptement à l'absurde. Or, l'absurde est précisément cette condamnation d'un peuple destiné à périr dans l'excès de ses richesses. Dans les premiers temps de la découverte des Indes, la grande compagnie hollandaise, qui jouissait du monopole du commerce asiatique, faisait de temps en temps de grands auto-da-fés où le thé, le sucre, l'indigo, la cannelle les épices de tout genre étaient brûlés par masses énormes pour maintenir le prix du reste. La Belgique n'a qu'à faire un sacrifice pareil; qu'elle inonde ses manières, qu'elle détruise ses hauts fourneaux, qu'elle brise ses métiers, sans doute alors elle trouvera grâce devant nos producteurs, qui s'humaniseront au point de lui fournir de la marchandise à soixante pour cent au-dessus des prix qu'elle pratique aujourd'hui.

— On lit dans le *Journal de la Belgique*:

« On dit que Mlle *Katinka Heinefetter* a raconté que, dans le courant d'octobre de l'année dernière, à Paris, M. *Caumartin*, auteur de la mort de *Sirey*, avait donné lieu à une scène à peu près semblable à celle qui s'est passée dans la nuit du 19 au 20 de ce mois. La cantatrice était courtoisée alors par un jeune homme de Strasbourg, qui voulait épouser M. *Caumartin*, qui, de son côté, l'entourait de soins assidus, s'opposait vivement à l'union projetée, et une provocation en duel s'en suivit. Le père du jeune strasbourgeois parvint à empêcher ce duel; mais quelques jours après, celui-ci se trouvait dans l'appartement de Mlle *Heinefetter* lorsque M. *Caumartin* entra, chercha querelle à son rival, le saisit, et le poussant dans un coin, lui fit, à l'aide du manche d'un poignard, une forte blessure à l'œil gauche. Les choses ne se seraient indubitablement arrêtées là si Mme *Kertz*, dame de compagnie, ne s'était interposée. Les tribunaux de Paris n'ont pas été saisis de cette affaire. »

— Les journaux belges annoncent que Mlle *Katinka Heinefetter*, qui a été l'occasion de la fin tragique de M. *Sirey*, reparaitra très prochainement sur le grand théâtre de Bruxelles. Ces journaux sont certainement mal informés. Il nous paraît impossible qu'une femme qui a été la cause d'un événement aussi fatal reparaisse devant un public qui a été en quelque sorte témoin de cet événement. Ce qu'il y aurait de plus convenable à faire dans la position de Mlle *Heinefetter*, ce serait de demander la résiliation de son engagement au directeur du théâtre de Bruxelles, qui ne saurait lui refuser, de vivre pendant quelque temps dans la retraite, et de ne reparaitre sur la scène qu'après avoir mis, entre le crime commis dans son salon et sa réapparition, un intervalle assez long pour que le public puisse oublier un peu la terrible catastrophe dont elle a été la cause involontaire.

— Le consul anglais à Barcelone a annoncé au capitaine-général qu'il ordonne à aux vaisseaux anglais en rade de hisser le pavillon national, et de recevoir à leur bord tous les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, qui s'y présenteraient; il n'y a d'exception que pour les sujets espagnols.

(Supplément à la *Gazette* du 1er.)

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 10 mars.

Bahia 18 février Brick Bréillien *Asilo de la Virtud* de 100 t cap. *J. Vicente*, à *Carvallie*, avec 70 pipes café, 2 balots tabac, 25 barriques sucre, 3 caisses cigares, 2 balots effets, 25000 morceaux bois à brûler.

Buenos Ayres barque sarde *Esperanza* à *V. Gianello*.

DEPART.

Buenos Ayres brick belge *Marco Polo*.
Buenos Ayres brick goelette danois *Comet*.
Buenos-Ayres, brick goelette américaine *Bridgotson*.

En partance.

Gènes Polacre sarde *Carolina*.
Gènes Polacre sarde *Marco*.
Londres brick anglais *Porcio*.

Pasaportes expedidos para el exterior.

Dia 7

D. Vicente Cané y un sirviente de menor edad,	Buenos Ayres.
" Carlos Robillard, doña Paulina Gomet y un niño,	Idem.
Do. Angela Blanco y un niño,	Idem.
" Rita Rox,	Rio Grande.
D. José Elias de Hernandez,	Buenos Ayres.

ONT FERME REGISTRE.

Rio Grande, polacre sarde *Siempesiva*.
Buenos-Ayres, paquette *Lucitano*.
Buenos-Ayres, brick belge *Marco Polo*.
Gênes, polacre sarde *Carolina*.
Buenos-Ayres, goelette danoise *Comet*.

AVIS DIVERS.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

AVIS AU COMMERCE.

MM. PORTAL frères, de cette ville et M. N. G. HIMAUS leur représentant, ont l'honneur d'aviser au commerce, qu'à dater du 28 février 1843 ce dernier cesse d'être attaché à ladite maison et d'en avoir la procuration.

Montevideo, le 1er mars 1843.

PORTAL frères.

AVIS M. Pierre CRAMPET a vendu sa peluqueria à Jean DENIS et Armand PUJO, située à la rue San Joaquin. Les personnes qui auront des comptes à régler avec ladite peluqueria devront se présenter dans l'intervalle de trois jours, et dans le cas où il ne se présenterait pas, ils perdront tout droit de réclamer.

Avis. — Deux appartements à louer rue San Vicente, n. 49. La maison a de l'eau et des lieux.

Monsieur Alphonse Rémoussier est prié de passer chez M. Des Brosses où il trouvera une lettre à son adresse.

AVIS. — On a perdu dimanche dernier, dans l'enceinte du marché, un portefeuille contenant ces papiers de famille la résiliation d'un contrat et un certificat d'immatriculation au nom de M. Joseph Piépon. La personne qui voudra bien le remettre au bureau de ce journal sera gratifiée.

POUR VALPARAISO.

Le beau trois-mâts barque l'*Alfred*, de première marche et de première classe, doublé et cloqué en cuivre, mettra à la voile, sous le commandement du capitaine Dubertrand, pour ladite destination, du 15 au 20 de ce mois. Il peut recevoir du chargement et quelques passagers, qui trouveront toutes les commodités désirables dans une chambre élégante et spacieuse. Le meilleur traitement leur sera garanti.

S'adresser au consignataire Paul Duplessis, calle San Benito, n. 125.

Le sieur Ancelot, natif de Noisy-le-Grand (Seine) où il se, qui doit habiter le pays depuis plusieurs années, est invité de passer au magasin de M. Monet pour avoir connaissance des informations que lui adresse sa famille.

MONET.

Le sieur Leceste, de Montreuil (Seine), est invité à se procurer passage à bord d'un navire le plus prompt à partir. M. Monet est chargé par sa famille de satisfaire à son passage.

MONET.

NOURRICE.

On en trouvera une jeune, saine et robuste, accouchée il y a environ cinq mois, chez Mr. Jean GARAT, au Restaurant vis à vis du *Lion d'or*.

AMA DE LECHE.

Se encontrará una, joven, sana y robusta, parida desde cinco meses, en la fonda de D. Juan GARAT, en la calle grande del mercado, frente a la botica del *Leon de Oro*.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de San Pedro ou du Porton, maison de Do. Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a rigé de France depuis quelques jours une certaine quantité de haricots, d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions. S'adresser à Mr. LANSAC, au dit magasin.

AU COMMERCE.

MM. Arnaud VILLATE et Jacques MAILLARD ont l'honneur d'aviser le public qu'à compter du 1er février courant et après règlement de tous comptes ils ont de commun accord dissous la société qui existait entre eux. M. Maillard reste à la tête de l'établissement et exclusivement chargé de l'actif et du passif; ce que les dits intéressés font savoir d'une manière légale et pour la gouverne de ceux avec qui ils ont eu quelques relations.

Les consignataires du trois-mâts le *Turenne*, préviennent les respectifs receveurs des marchandises de bien vouloir les retirer dudit navire afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissements finiront le 28 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Tre-sera rue San-Benito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Marin Cazenave jusqu'à la rue du Porton, en allant vers la Buena Vista. Ce portefeuille renferme une papeleto délivrée par le consul belge M. Lafond, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frerotte, almacén de ferreteria, à la Buena Vista.

FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

El señor A. Degrushs tiene el honor de participar a los propietarios y capitanes de buques que acaba de establecer en su toneleria bien nombrada en la calle San-Vigilio n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, motones de amante y aparato de patente, con sus correspondientes roldanas, idem chicos y grandes y tambien ordinarios de todas clases tiene tambien un sortido completo de palos mayores, de mesana, trinquete, masteleros de gavia, de juanete etc., reinos, palanca, roldanas de patente, pipas para agua, etc, etc.

Las personas que quisieren honrarlo con su confianza, seran servidas con prontitud y a precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAOER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. GARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gèrera le magasin rue du Porton et M. Dager celui de M. Blancat rue des Pescadores.

AVIS. La personne qui aurait trouvé un certificat d'immatriculation accordé en juin 1842, à M. Frédéric Milhau, français, né à Caux, arrondissement de Beziers, département de l'Hérault est prié de le remettre chez Milhau restaurateur, en face du Pavillon français.

Le capitaine du trois-mâts barque français, *Ducoedic*, prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres Estevan Ritu y D. Pedro Parterie en la casa del Sr. Don Manuel Lima, manzana num. 5 (buena vista) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas

que tengan cuentas con ella pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y encargado de pagar las ditas y recibir los créditos.

AVIS. Rue St.-Joaquin cote des pêcheurs, No. — une porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

M. Roiffé, instituteur, désirerait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec une cour. S'adresser à sa maison d'éducation, sise à l'ancienne poste, rue du Porton, où à cette imprimerie.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des us ensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du *Patriote*, rue St. Jean, n. 39.

A VENDRE. — Un billard supérieur et à très bon marché. S'adresser chez Mr. Senateur Rouillier, près du marché.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffé demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffé prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-pension. Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propriété et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. A Degruhs a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitaines de navires, qu'il vient d'établir dans sa tonellerie, déjà bien renommée, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complets de grands-mâts, mats de misaine, huniers, perroquets, artimon, hunes, rames, ankers, et généralement tous les agrès nécessaires dans cet article.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servis avec soignée, promptitude et à des prix très modérés.

Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLESSIS, rue San Benito n. 32, se vendent, à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

LES BELLES BOUGIES de l'URUGUAY, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPERIEUR DU CERRO, à 8 piastres le quintal, la CHAUX déjà si connue par sa bonne qualité, faite au Cerro, se vendra mesurée à des prix très modiques.

Navires en Charge.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste.-Catherine. L'imposant brick *Indien* de Rouen, reconnu généralement partout où il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour les destinations incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer. On peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, à M. Maînez, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremont à son bord et chez M. Escher, consignataire.

PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barda francesa *Ducoedic*, su cap. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sábado próximo admitiendo flete y pasajeros en la cámara y en el entrepuente, las personas que quisieren tratar para una ú otra cosa pueden dirigirse a su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San Benito, núm. 30.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador e Salto sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Jh. Raynaud, Gérant:

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.